

## UN BOLCHEVIQUE AU SPEEDMARKET

*Dans le texte « La peinture ce hobby. Ou comment Auchan et les Beaux-Arts on en tout les deux fait un hobby » écrit pour la soirée « Make Love Work - Le Lendemain Du 01 Mai », j'ai affirmé prendre un plaisir malin à me balancer sur les rampes de l'escalier qui permet d'accéder à la réserve du SPEEDMARKET. Je souhaiterais apporter plus de sens à ce plaisir malin en le contextualisant et en l'inscrivant de manière pérenne dans la pensée collective de ceux qui vendent leur force de travail mais à qui cela pose problème.*

Un plaisir malin donc. Il y est pourtant, au dessus de cet escalier, sur un mur jaune crémeux, *« agrafée une première feuille : ne pas se balancer sur les rampes, merci d'en faire un usage normal, puis une seconde punaisée, la facture de leur dernière réparation liée à cet usage inapproprié qu'en font les employés. Le montant : deux cent quatre-vingt euros hors TVA, souligné quatre fois en rouge »*. En premier lieu, il faut savoir qu'elles sont installées d'une telle manière qu'il est possible avec un peu d'entraînement d'y glisser sur leur totalité et de descendre la quinzaine de marches sans en toucher une seule. En second lieu, il faut savoir qu'elles sont faites du plus bel inox resplendissement glissant qui permet de prendre une vitesse considérable avec ce chuintement si beau que font les mains lorsqu'elles lèchent l'acier. Un sifflement aigu brisant les chaînes du labeur. Comme une ode à la liberté. Comme une sensation angélique de prendre un envol, de s'élever et de s'échapper de ce monde étroit de 400m<sup>2</sup>, alors qu'il y est question à chaque fois, de descendre dans ce qui est plus bas que bas, la réserve du SPEEDMARKET. Si petite, si inorganisée, si puante.

Outre l'exploit sportif, cet *« usage inapproprié »* se révèle être une attaque à ce qu'incarne mon patron. Une attaque à ce capitale économique qui le fait trôner comme le seigneur du SPEEDMARKET. C'est de là que provient ce plaisir malin. Malin car rempli d'arrières pensées, malin car il a fait de ce plaisir puéril un acte délibéré, répréhensible. À chaque descente, ce

sentiment d'incarner ces résistants français, ultimes remparts contre le fascisme, qui, réquisitionnés par le STO pour la construction du mur de l'Atlantique, incorporaient du sucre à la préparation du béton. Cela avait pour effet de rendre les bunkers perméables aux obus. Et entre autres, de mener au peloton d'exécution.

J'ai tant espéré pendant ces longues après-midis passées en rayon, à faire *les casquettes* ou *tirer le facing*, que l'on m'appelle au micro. De cette voix inhabituelle, grave et solennelle. Celle que l'on réserve aux heures sombres de l'histoire. J'aurais compris immédiatement. Je serais d'abord descendu aux vestiaires. Par les marches cette fois. J'y aurais ouvert mon casier puis récupéré les deux lettres écrites depuis longtemps. L'une pour ma mère, l'autre pour Inès. Je les aurais tendues à mon collègue le plus fidèle en lui donnant des consignes précises. J'aurais serré la main de Cindy et Alain une dernière fois, puis j'aurais rejoint la tête haute ces femmes et ces hommes en uniforme venus pour moi. Ils auraient pu être brun ou cobalt. Un uniforme est un uniforme. Plus tard, Le Progrès aurait titré : *Le Saboteur d'Auchan !!! Enfin démasqué*, et j'aurais dans un ultime communiqué revendiqué l'attaque de cette rampe au profit des travailleuses et travailleurs du SPEEDMARKET. J'aurais aimé que l'on m'appelle ainsi et qu'enfin mon nom soit reconnu dans le milieu du militantisme Lyonnais. Mais mes actions étaient vaines et silencieuses ... baisser de 50 centimes un produit dont le code barre ne passe pas en caisse et dont on m'avait demandé d'aller voir le prix en rayon n'a jamais fait de moi un héros de La Lutte. Au mieux, le client gagnait les 50 centimes que mon patron perdait. Seul moi avais connaissance de cette entreprise. J'étais l'unique détenteur de ces actes symboliques hérités du fantasme des années rouges.

Je crois que ce sont finalement les caissières les figures de proue de ce mouvement insurrectionnel. Un midi, « le chef » est venu me voir. Toujours ce quatre-couleurs (mais il ne peut pas s'agir du même que lors de mon entretien d'embauche, car celui ci est posé sur mon bureau en trophée) qui sort de la poche de sa doudoune sans manche, propre et au flocage SPEEDMARKET encore impeccable. Ses mains tremblent, il me montre son téléphone. L'application

calcullette est ouverte. 648000. J'acquiesce sans savoir de quoi il s'agit. « Maintenant, vous n'appuyez plus sur la touche sac du pavé numérique de la caisse, vous scannez le code barre de tout les sacs. Sur le pavé, le sac est à 9 centimes, quand vous scannez le code barre, il passe à 12 centimes, leur véritable prix. Soit une perte de 3 centimes à chaque vente. On écoule trois cartons de sacs par jour, dans un carton il y a 200 sacs, on vent donc 600 sacs pas jour. » Il me montre le calcul pour que je comprenne d'où provient ce 648000 : de ces 3 anodins centimes. «  $3 \times 600 = 1800$ ,  $1800 \times 30 = 5400$ ,  $5400 \times 12 = 648000$ . Je perds 6480 euros par an à cause de ce raccourcis qui n'est pas au bon prix ». J'aurais aimé me jeter au coup des caissières, les embrasser et leur chanter *L'International* comme on le fait pour célébrer les héros de La Révolution mais il a fallu que je fasse semblant de compatir et d'être révolté par ce manquement stupide au chiffre d'affaire du magasin.